

Il acheva ses études lannionnaises en classe de seconde. Envoyé au Lycée de Nantes pour s'y préparer au baccalauréat, Charles Le Goffic y fit la connaissance de Léon Duringer (dont le pseudonyme littéraire sera Léon Durocher, bien avant d'être autorisé à le porter comme nom de famille) qui y avait été envoyé de Pontivy dans la pensée fallacieuse qu'il y pourrait préparer l'École normale supérieure. Ils se lièrent d'une amitié sincère qui dura plus de trente ans, jusque vers 1912. Puis Charles Le Goffic « fit » sa philosophie au Lycée de Rennes, dans la ville où son frère Alphonse poursuivait ses études de droit. Il y rencontra Bertrand Robidou, rédacteur en chef de *L'Avenir de Rennes*, le journal de la gauche, représentée alors surtout par Waldeck-Rousseau, au souvenir duquel la belle madame Caillot demeura toujours fidèle, et par René Brices, qui sera le beau-père de Paul Deschanel. Charles Le Goffic y aurait même publié un roman, que je n'ai pas eu la chance de retrouver.

Nanti du baccalauréat complet, sa bourse lui fut continuée pour Paris. Il espérait retrouver Léon Duringer à Louis Le Grand ; il fut nommé à Charlemagne. Le Lycée ne recevant pas d'interne, il fut accueilli à la pension Massin, située dans le voisinage, où il connut Gabriel Audlat, ce camarade qui, (il en a été parlé précédemment), lui consacra en 1922, une brochure inspirée par des traditions familiales, dont la plupart résistent mal à la critique.

N'ayant pas été admis à l'École normale supérieure, Charles Le Goffic obtint une bourse de licence pour la faculté des lettres de Rennes où il ne passa qu'un an, et alla achever sa préparation à la faculté de Caen. Il s'y lia d'amitié avec Legouis qui sera plus tard, en même temps qu'un anglicisant de premier ordre, un éminent professeur de Sorbonne, et avec Charles Le Coz, dont il deviendra, en 1888, le collègue au Lycée d'Evreux.

Nous sommes alors arrivés à la fin de l'année scolaire 1882-1883.

Le grand désir de Charles Le Goffic aurait été, sans doute, d'obtenir un poste en Normandie, ou mieux encore en Bretagne ; il fut envoyé au collège de Gap, où il ne se plut que médiocrement. Les montagnes sont belles : à ses yeux elles ne pouvaient soutenir la concurrence avec la côte de granit. Il sollicita une bourse d'agrégation pour Paris, qui lui fut accordée pour deux ans, à dater de la rentrée scolaire de 1884.

C'est au cours de l'année 1884-1885 qu'il connut Anatole Le Braz et qu'il eut avec lui un commerce de solide

amitié auquel seule put mettre fin la mort de l'auteur de la *Légende de la Mort*, en 1926. Licencié de philosophie, Le Braz, (qui ne signait encore que Lebras) avait été nommé professeur au collège d'Etampes. Il venait souvent à Paris où il avait laissé des relations. Où se rencontrèrent-ils ? Ce ne fut pas au Dîner Celtique auquel Le Braz, recommandé pourtant par son père à Narcisse Quélien, ne semble avoir pris aucune part. Peut-être simplement à la brasserie Duménil, près de la gare Montparnasse, où les Bretons aimaient se retrouver ? Peut-être par l'intermédiaire de Léon Durocher ?

C'est à la séance de rentrée des facultés à la Sorbonne, en novembre 1884, que Legouis présenta à Charles Le Goffic le Havrais Jules Tellier, qui, pour le moment en rupture d'université, faisait avec succès du journalisme chez Adolphe Brisson. Garçon intéressant, mais malade, écrivain plus qu'estimable, qui, mort jeune, devra à Le Goffic, le buste en bronze qui rappelle son souvenir au Havre, dans le square Jean Jaurès.

Le montant des bourses d'agrégation n'a jamais été bien élevé : elles permettaient à peu près de se loger en une chambre modeste et de ne pas mourir de faim. Aussi les boursiers qui ne recevaient rien de leur famille avaient-ils de la peine à vivre. Ce n'était pas le cas de Charles Le Goffic ; mais il ne voulait pas créer la moindre charge à sa mère qui continuait à peiner à la tête d'une librairie médiocrement achalandée. Sans négliger ses études, il chercha, dans des travaux de librairie à augmenter ses ressources. Travaux souvent arides, mal payés, qui lui seront cependant très utiles quand, après un échec en 1886 et sa bourse non prolongée, il voudra conquérir néanmoins l'agrégation. Il l'obtint en 1887, classé 13^e sur la liste des littéraires de l'enseignement spécial. A ce moment, il collaborait encore à la *Grande Encyclopédie*, travail fastidieux de compilation et de démarquage pour lequel il était payé cinq francs le mot. Il était parvenu aussi à donner quelques articles à des revues parisiennes et à obtenir une collaboration qui devait être anonyme ou tout au moins ne pas être signée d'un nom encore obscur. Il serait intéressant de retrouver tous les pseudonymes dont s'est servi Charles Le Goffic, ne serait-ce que pour se rendre compte de l'importance de la qualité de ses efforts. Parfois il appartenait à une véritable équipe de gens, qui s'ignoraient souvent, mais écrivaient sous un pseudonyme collectif, qu'ils n'avaient pas choisi.

(à suivre)

Peut-être est-ce grâce à la fréquentation des salles de rédaction qu'il parvint à pénétrer dans différents cénacles : celui de l'École Romane que régentaient Charles Maurras et Jean Moréas ; celui des Vivants, beaucoup moins guindé où il rencontrait Jean Richepin, Maurice Bouchor, Raoul Ponchon, Gabriel Vicaire, et, à l'occasion, Verlaine qui n'était pas toujours fidèle à la Revue Indépendante et à Arthur Rimbaud.

Et puis, l'ami Léon Durocher, qui avait tôt lancé le professorat ou plutôt le « pionicat » par-dessus les moulins, lui fit compléter ses connaissances littéraires et artistiques chez les Bretons et les Normands de Paris. Il l'entraîna aux dîners de la Pomme, aux agapes du Dîner celtique, auxquelles son président perpétuel Ernest Renan assistait encore quelquefois en 1884-1885.

Aussi, ayant goûté de cette vie parisienne si exaltante, il n'est pas surprenant que Charles Le Goffic ait songé à y pénétrer encore davantage, en qualité d'homme de lettres. Mais il avait pris l'engagement de donner dix années à l'université, ne pouvant être d'humeur, faute de pécune, de restituer à l'Etat le montant de ses bourses de licence et d'agrégation. Il faudrait attendre.

A cette époque, au moins deux des articles de Charles Le Goffic doivent retenir notre attention, sa plume étant plus souvent acerbe que lénitive. Est-ce à ce moment, est-ce un peu plus tard qu'un article donné au Monde Illustré sur le Yann de Pêcheur d'Islande lui valut quelques difficultés avec Pierre Loti ? Difficultés qui s'effaçèrent rapidement. En tous cas, c'est après un article sur les Souvenirs d'Enfance et de Jeu-

nesse, que Renan en 1885, profondément touché de l'analyse qu'il en avait proposée, l'invita à venir déjeuner un jour prochain à Rosmapamon. Ce fut le début de relation qui se prolongèrent par delà la mort de l'un et de l'autre jusqu'à la mort de Noémie Renan, que la veuve de Charles Le Goffic continuait à visiter assez fréquemment.

C'est peu après son échec, d'ailleurs honorable, à l'agrégation de 1886 que Charles Le Goffic fit fortuitement la connaissance de Maurice Barrès. Le soir du 14 juillet, à la veille de son départ pour Lannion, il était attablé boulevard Saint-Michel au Café de la Source avec le poète Charles Frémine et deux autres amis. Barrès vint à passer. Plus âgé que Le Goffic d'un an, il jouissait d'une certaine célébrité au quartier latin pour avoir rédigé seul une revue les Taches d'encre, dont les quatre numéros avaient retenu l'attention de nombreux étudiants et de quelques professeurs. Charles Frémine, qui le connaissait, l'invita. La conversation inclina bientôt vers la province natale des uns et des autres : Frémine vanta la Normandie, Barrès la Lorraine, Charles Le Goffic la Bretagne.

Charles Le Goffic était un causeur disert et brillant : ce qu'il dit retint particulièrement l'attention de Barrès. Celui-ci dut retenir surtout qu'il avait ses entrées chez Renan à Rosmapamon. Pour Barrès, Renan et Taine étaient des maîtres, ce qui ne l'avait pas dissuadé d'égratigner le premier dans le journal Le Voltaire, dirigé par le Nancéen Alexandre Hepp, qui, payant peu ou mal, l'avait ouvert aux jeunes gens de talents, heureux de se voir imprimer.

Il en résulta, aux vacances toutes

proches, un voyage de Barrès en Bretagne, qui devait avoir quelques conséquences. Charles Le Goffic, qui s'en était enthousiasmé et ne parlait de rien de moins que de son génie, le présenta à Henry Mauger. Il ne pouvait déplaire aux deux jeunes gens, dont les opinions étaient teintées de socialisme que, en décembre 1879, Le Lannionnais fût devenu l'organe du parti radical lannionnais, entraîné par l'avocat Alfred Blanchard. Et, comme tous étaient devenus boulangistes, comme l'étaient alors Clémenceau, Laisant et Rochefort, il fut question de faire de Barrès le « chroniqueur revisionniste » du Lannionnais. On dit même qu'il songea à se présenter à la députation à Lannion. C'est très possible, mais je n'ai trouvé aucune indication précise relative à cette intention.

Ce ne fut pas tout : de Landrelec, Le Goffic le conduisit, le 15 août, au pardon de Notre-Dame de La Clarté, puis, peu après, chez Renan à Rosmapamon. L'auteur de la Vie de Jésus les accueillit cordialement, mais ne leur accorda qu'un quart d'heure. Cette visite devait donner lieu à un copieux article de Barrès donné à la Revue de Paris et de Saint-Petersbourg, qu'il avait intitulé Huit Jours chez M. Renan. Cet article causa surtout un très grand mécontentement chez son fils, Ary. Quand il parut en volume, Charles Le Goffic refusa sagement la dédicace que Barrès voulait lui en faire.

(à suivre)

★ Au cours du Conseil des Ministres de mercredi dernier, qui a été exceptionnellement long, le gouvernement a approuvé les mesures suivantes : Règlementation du droit de grève dans les services publics ; suspension des importations de fruits et légumes « tant que les prix à la production seront anormalement bas » ; « restauration » du Conseil d'Etat ; mise au point d'un statut des objecteurs de conscience.

De Landrelec aussi, Barrès envoyait quatre articles au *Voltaire* sur la Bretagne et les Bretons qui ne sont, il faut le dire bien haut, que le reflet des idées de Charles Le Goffic sur ses compatriotes. Quel que soit le « génie » de Maurice Barrès — génie qui est loin d'être universellement reconnu — il n'est pas possible d'admettre qu'il eût pu se si parfaitement renseigner en deux semaines : La Bretagne et les Bretons ne sont pas si facilement accessibles !

Puis ils partirent ensemble pour Morlaix, d'où ils allèrent visiter le Creisker et la cathédrale à Saint-Pol-de-Léon. Les deux jeunes gens avaient formé le projet d'une revue à tendances régionalistes. Ils en escomptaient le succès, en raison de la nouveauté de sa formule. Un oncle de Charles Le Goffic, l'imprimeur Chevallier, qui était établi à Morlaix, consentit à en courir le risque. C'est ainsi que put être publiée la revue *Les Chroniques*. Elle devait être mensuelle et avoir pour directeur Barrès qui en serait également le rédacteur en chef. Malheureusement le Lorrain tomba malade et presque tout le poids de la revue tomba sur Charles Le Goffic. Barrès se bornant à l'article de tête et à des réflexions sur le numéro qu'il recevait d'abord à Charmes, puis en Italie où il passa le premier trimestre de 1887.

Barrès dira plus tard dans la préface de son livre *Du sang, de la volupté, de la mort*, oubliant peut-être volontairement le rôle essentiel de Charles Le Goffic, qu'il avait fondé cette revue pour donner ses chances à Jules Tellier, dont la signature n'apparaît qu'au deuxième numéro.

André Billy, enchérissant encore, dans un de ses *Propos du Samedi* qui paraissent chaque semaine dans *Le Figaro Littéraire*, joint à Jules Tellier, Raymond de la Tailhède. Certes La Tailhède renfloua la revue qui, malgré son intérêt, risquait de sombrer vers le milieu de l'année 1886-1887. Mais il fallut d'abord que Jules Tellier eût demandé à rentrer dans l'enseignement, qu'il fût nommé au collège de Moissac, dans le département du Tarn-et-Garonne, petite ville où résidait Raymond de la Tailhède, qui en surprenait les habitants par ses excentricités, et que ses mœurs, que partageait Jules Tellier, fussent celles des invertis qu'on appelait alors des « Saturniens », qu'on songe aux *Poèmes saturniens* de Verlaine !

... Quand Boulanger se fut suicidé sur la tombe de Madame de Bonne-main au cimetière d'Ixelles, la doctrine révisionniste ne tarda pas à périlletter, Henry Mauger, qui avait tant loué le général « Revanche » et vitupéré Jules Ferry, ne tarda pas à ramener *Le Lannionnais* au radicalisme et à l'anticléricalisme virulent. Mais Barrès et Le Goffic, le second suivant le premier et parfois le dépassant, évoluèrent en sens inverse. Ils passèrent sincèrement du révisionnisme au patriotisme, puis à la tradition. Barrès devint président de

la Ligue des Patriotes mais n'adhéra pas expressément au catholicisme, tout en l'admirant dans certaines de ses œuvres. À peu près comme Chateaubriand le fit dans le *Génie du Christianisme*. Revenant aux enseignements de son enfance, Le Goffic retrouvera la foi et entrera assez en coquetterie avec le royalisme pour se présenter sur une liste monarchiste sénatoriale à Paris après la guerre de 1914-1918. Cependant il arriva à Charles Maurras de lui reprocher de ne pas adhérer strictement aux thèses de *L'Action Française*. Quant au retour au catholicisme, il fut sincère, mais assez à l'écart des pratiques qui rappellent plus ou moins le paganisme et la sorcellerie.

Il était fatal qu'une discordance se fit jour entre le journal et Charles Le Goffic. Il en résulta une rupture totale au cours de l'année 1900. Le prétexte lui en fut fourni par la publication d'un article d'Antoine Bott, secrétaire général des Bleus de Bretagne qui avait cité quelques lignes dans lesquelles l'auteur de *L'Âme Bretonne* était pris à partie par Jaffrennou.

Mais c'est anticiper.

... En octobre 1886, Charles Le Goffic était retourné à Paris pour y reprendre la préparation de l'agrégation. Il n'était plus boursier. Sa mère, qu'il adorait et qui vécut encore trois ans, s'efforçait le plus possible de lui venir en aide, mais il ne voulait pas demeurer à sa charge. Il chercha des travaux de librairie rémunérés, s'efforça de gagner quelque argent en collaborant à des journaux de Paris et de province, et aussi à des revues. Il supportait en outre le poids accablant des *Chroniques*, dont l'accueil avait été encourageant, mais qui ne recrutait que difficilement des abonnés. Il tenait d'autre part à ce que la préparation de son concours ne souffrit pas trop de cette dispersion d'activités.

On comprendra aisément que, regu au mois d'août 1887, il fut accablé de fatigue. Encore avait-il fallu qu'il eût bénéficié d'une excellente santé. Il demandera à être nommé au Lycée d'Oran, dans la pensée que le climat algérien lui serait favorable : On le nomma dans un Lycée du Nord, à Maubeuge, si j'ai bonne mémoire. Pour ne pas s'y rendre, il se fit mettre en congé. Il préférait demeurer à Paris, dans une situation précaire et se livrer davantage au journalisme et à la littérature. Barrès avait pris congé des lecteurs des *Chroniques* qui cessèrent de paraître avec le douzième numéro.

(à suivre)

* Le projet des pénalités du droit de grève qui avait été soumis au Conseil d'Etat, vient de revenir au gouvernement, avec avis favorable sous réserve de quelques corrections de détail. Il est probable que la Chambre commencera la semaine prochaine, le 16, dit-on, l'examen du projet.

Quand vers la fin de l'année scolaire 1887-1888, il lui fut offert une chaire au Lycée de Nevers, il l'accepta avec le ferme propos de ne s'y pas maintenir. Il ambitionnait d'abord une chaire en Bretagne ou en Normandie, puis à Paris, s'il se pouvait. Aux vacances de 1888, il reçut en effet une nomination pour le Lycée d'Evreux. Quand j'y fus appelé à mon tour, en 1916, j'y rencontrai Charles Le Coz, monté de la classe de troisième à celle de première, mais Le Goffic n'y avait laissé aucun souvenir si ce n'est chez son ami.

Assuré d'une situation honorable, sinon très lucrative, il songea à se marier. Il est possible que sa parenté de Morlaix l'ait secondé dans ce dessein, car c'est à Morlaix qu'il se maria le 30 octobre 1888, avec mademoiselle Julie Fleury.

On sera peut-être heureux de trouver ici la reproduction de son acte de mariage, tel qu'on peut le lire à l'état-civil de Morlaix :

« 30 octobre 1888. — Devant nous, O. Kerabel, négociant, adjoint au maire de Morlaix sont comparus Monsieur Charles - Henri - François - Jean-Marie Le Goffic agrégé de l'Université, né à Lannion, département des Côtes-du-Nord, le quatorze juillet mil huit cent soixante trois, domicilié à Evreux, département de l'Eure, fils majeur de François Le Goffic, imprimeur, décédé à Lannion, le vingt six décembre mil huit cent soixante quatre, et de Marie-Aimée-Alexandrine Le Tulle, libraire, âgée de soixante-sept ans, ici présente et consentante, d'une part, — et demoiselle Julie-Virginie-Marie-Augustine Fleury, sans profession, née à Morlaix, fille majeure de Jean-Baptiste Fleury, ingénieur civil, y décédé le seize avril mil huit cent soixante dix, et de Julie-Françoise Rivoal, âgée de cinquante six ans, ici présente et consentante, domiciliée à Morlaix, place Traoulen, n° 2, ainsi que sa fille, d'autre part, — lesquels étaient accompagnés de quatre témoins ci-après nommés, savoir : Messieurs Théophile Fleury, clerc de notaire, âgé de vingt-quatre ans, frère de la future, demeurant place Traoulen, Bertrand Robidou, homme de lettres, chevalier de la Légion d'honneur, âgé de soixante deux ans, domicilié à Rennes (Ille-et-Vilaine), Paul Péral, sans profes-

sion, âgé de vingt sept ans, domicilié à Lannion, et Maurice Barrès, sans profession, âgé de vingt six ans, domicilié à Paris.

« Certificat de M^r Varant, notaire à Morlaix, constatant que, à la date du vingt-neuf octobre dernier, il a été fait un contrat de mariage.

« Signent Ch. Le Goffic, Julie Le Goffic, veuve Le Goffic, Vve Fleury, P. Péral, Maurice Barrès, Bertrand Robidou, Th. Fleury ».

Mariage heureux, car Charles Le Goffic rencontra toujours en sa femme non seulement les sentiments qu'il en pouvait attendre, mais encore des encouragements et le soutien le plus efficace.

L'année 1889 devait être marquée pour le jeune ménage par deux heureux événements : la naissance d'un fils (le docteur Jean-Charles Le Goffic) et l'achat par adjudication, moyennant quelques centaines de francs, d'une petite maison paysanne située à Trégastel, non loin de Landrelec et de Kérénoc qui sont en Pleumeur-Bodou. C'était Run-Rouz, la maison estivale préférée, qui fut agrandie, améliorée avec ravissement.

Charles Le Goffic ne semble pas être resté longtemps professeur au Lycée d'Evreux. Il avait postulé une chaire dans un Lycée de Paris, il fut nommé au Lycée du Havre où il exercera jusqu'en 1896, date à laquelle, ayant largement accompli son engagement décennal, il demanda un congé qui se prolongea jusqu'à la fin de son existence, vint habiter Paris pour y vivre le métier de journaliste et d'homme de lettres.

Avant son départ, à la fin de 1895, il avait eu la joie de mener à bien la réalisation du buste de Jules Tellier, qu'il fit inaugurer par Maurice Barrès.

J'ai sous les yeux deux portraits de Charles Le Goffic, datant, l'un, de 1889, l'autre de 1931.

Dans son portrait de 1889, il a tout à fait l'air d'un poète, plus romantique que parnassien, qui serait en même temps un Breton du Trégor : — cheveux, collier de barbe, moustaches, mouche ; tout ce poil paraît avoir été roux ou présenté des reflets dorés. Les yeux sont mélancoliques et rêveurs, voire tendres.

On sait qu'il était seulement de taille moyenne. Fluet en 1889, il s'est

épaissi par la suite, tout en restant loin de l'obésité. Mais c'est bien le même personnage que l'on retrouve dans le professeur d'Evreux et dans l'académicien, élu en 1930, au fauteuil de François de Curel. On y retrouve la même douceur des yeux, avec quelque chose qui leur donne un air non pas désabusé mais assez ironique : il a pesé la valeur des raisons que les hommes donnent à leurs activités. Ses cheveux se sont raréfiés, la mouche a disparu, la barbe est plus fournie et grisonne. C'est l'homme qui a atteint son but et qui est heureux d'avoir donné à la Bretagne des œuvres dont elle peut être fière.

Dans la lignée de Renan, sauf sur des questions philosophiques, il doit être mis, immédiatement après lui, sur le même rang que son ami Anatole Le Braz, qui, quoiqu'il en ait dit, est beaucoup plus trégorrois que cornouaillais.

Par nécessité d'abord et par goût Charles Le Goffic a toujours été un grand travailleur. Son œuvre est considérable. On en trouvera une bibliographie à peu près exhaustive jusqu'en 1912 dans un livre auquel je me réfère assez souvent, bien que, pour certains, il ne soit pas de bon ton de l'avouer : il est intitulé *Les Bardes et Poètes Nationaux de la Bretagne Armoricaïne*, est l'œuvre de Camille Lemerle d'Erm. — Mais loin des polémiques anciennes. « Je prends mon bien où je le trouve » et j'admire combien l'œuvre de Charles Le Goffic est importante et variée.

Il se fait connaître d'abord par des poésies charmantes, que l'éditeur Lemerre publia en 1889 sous le titre d'*Amour Breton*. Ce petit livre lui vaut des critiques élogieuses dont celle d'Anatole France dans le journal *Le Temps*. L'année suivante, ce sont des œuvres de librairie, en collaboration notamment avec Jules Tellier. Son premier roman, *Le Crucifié de Kéraliès* date de 1892 : il est couronné par l'Académie Française. Il fait appel pour une large part aux richesses au folk-lore breton.

Désormais essais, poésies, romans, préfaces où apparaît son érudition immense et variée, articles de journaux et de revues, se succèdent sans interruption. Puis ce sont ses œuvres de guerre, de *Dixmude aux Marais de Saint-Gond* et à *Jean Guin*, et, après la guerre, des livres qui offrent de plus en plus un caractère historique, tels que les trois ouvrages, deux consacrés à la *Tour d'Auvergne*, un à la *Chouannerie* (il avait déjà évoqué la révolte du papier timbré dans *Les Bonnets Rouges*), qui firent sa réputation.

(à suivre)

Il serait assez vain de se demander s'il faut préférer *Le Crucifié de Kéraliès* à *L'Abbesse de Guérande*. Charles Le Goffic demeure surtout pour nous l'auteur de *Sur la Côte* et de *l'Ame Bretonne* (quatre volumes dont les deux premiers lui valurent, en 1908, le prix Née, de l'Académie française). Grâce à ces volumes, nous connaissons dans son intime réalité la Bretagne d'autrefois, vivante et laborieuse, d'une autre façon qu'elle l'est maintenant et qui, quoique assez récente, s'enfonce de plus en plus dans les brumes d'un passé révolu.

... Ses pairs avaient reconnu son importance. Après avoir été un des vice-présidents de la Société des Gens de Lettres, Charles Le Goffic en devint le président en 1922. Il ne se cachait pas de vouloir être de l'Académie française. Barrès, qui avait été élu en 1903, à l'âge de quarante et un ans, aurait sans doute pu lui être plus utile qu'il ne l'a été. Mort en 1923, il ne concourut évidemment en rien à une élection qui ne fut acquise que sept ans plus tard. Les académiciens obéissent souvent à des considérations qui échappent au commun des mortels !

Mais il est un autre aspect (il y aurait à en montrer encore beaucoup d'autres), il est un aspect de l'œuvre de Charles Le Goffic qu'il convient à Lannion Républicain de souligner, c'est le grand amour qu'il a montré à la Bretagne dans son activité saisonnière. Il ne lui suffisait pas de passer des vacances studieuses au Keric et à Run-Rouz et de s'y sentir heureux en famille, encore qu'un deuil cruel soit venu assombrir ce bonheur par la mort, à près de vingt ans, de la gracieuse Hervine, que sa femme lui avait donnée en 1901, et qui, durant la guerre, prêtait volontiers son concours dans les fermes dénuées de personnel, au moment des battages. Il voulait attirer sur la côte de granit, pour la leur faire connaître, le plus grand nombre de ses amis et de ses relations. Il y avait amené Barrès en 1886, il y amènera Gabriel Vicaire en 1895, il y fixera, pour l'été, Léon Durocher en 1900. Et combien d'autres !

C'est Charles Le Goffic qui fut, en 1910, le véritable fondateur du « Pardon Gabriel Vicaire » le jour où le médaillon du poète des Emaux Bressans et d'Au Pays des Ajoncs fut apposé sur la Roche des Martyrs. C'est par Charles Le Goffic que ce singulier « Pardon », fut en 1925, transformé en fête des Chantres du Trégor.

C'est lui qui fut le véritable initiateur du premier syndicat d'initiative de la région, celui de Trégastel-Ploumanac'h que présida tout d'abord,

un petit cousin d'Ernest Renan, le maire de Lannion, Joseph Morand. Il joua un rôle important dans la mise en train et l'inauguration des bustes ou médaillons de Narcisse Quellen, à La Roche-Derrien ; de Marc'harit Fulup, la vieille contense de Pluzunet, de François-Marie Luzel, à Plouaret, d'Anatole Le Braz sur la roche de Ploumanac'h. S'il n'assista pas, en 1913, à l'inauguration à Ploujean du médaillon d'Edouard et Tristan Corbière, dont il avait donné une édition remarquable des *Amours Jaunes*, ce fut uniquement par discrétion. C'est en s'inspirant de son exemple qu'a été maintenue la fête des Chantres du Trégor, qui ne résistera pas sans doute à la vague de panbéotie que Renan voyait déjà déferler dans un avenir prochain, mais qui, espérons-le, se perpétuera sous la forme du Prix Littéraire de la Côte de Granit Rose.

Ah ! qu'on aimerait qu'un Breton bretonnant consacrat à Charles Le Goffic le livre définitif qui lui est dû, ne laissant pas aux seuls Canadiens le privilège de s'intéresser à un homme aux talents aussi divers que précieux.

... Je l'ai revu pour les dernières fois, en août 1931, à Trégastel et à Ploumanac'h. Il aurait voulu que je prenne une part essentielle à la glorification, qui, à son avis, s'imposait, de Guillaume Le Jean, l'historien de Morlaix et l'explorateur de la région du Haut-Nil. Ainsi que sa femme, il était plein d'entrain et de projets. On aimait l'entendre parler ; on savait qu'il avait été un conférencier admirable dont l'éloquence avait charmé Français et étrangers. Il avait été, connu toujours, disert, charmant et bienveillant. C'est lui qui me fit connaître Maxime Gourhand, dont j'ai essayé de dire, en 1959, tout ce que la Côte de Granit lui devait.

Aussi ai-je bien été surpris d'apprendre, dans ma résidence dijonnaise, que Charles Le Goffic était mort chez son fils à Lannion, au mois de février 1932.

Peut-on espérer que la ville de Lannion qui, plus qu'aucune autre ville de son importance, se glorifie avec raison de la naissance ou de la formation intellectuelle d'André Bellessort, Félix Le Dantec, Pierre Marzin et de beaucoup d'autres personnalités à grand talent, quoique moins illustres, voudra s'honorer en signalant tout au moins par une plaque native que Charles Le Goffic, de l'Académie française, est né, 6, rue Jean Savidan, le 14 juillet 1863, ou qu'il est mort, 14, place du Marhal-lac'h, le 12 février 1932.

Il semblerait que Lannion-Républicain manquera à son devoir s'il ne consacrait au moins une étude à l'académicien lannionnais Charles Le Goffic à l'occasion du centenaire de sa naissance. Ne commença-t-il pas sa longue carrière littéraire par sa collaboration au journal *Le Lannionnais* dont il a fallu changer le titre, bien qu'il eût cessé de paraître sous l'occupation ?

Pour bien des Lannionnais, c'est l'ancien titre qu'ils donnent encore au journal comme ils continuent d'appeler l'Allée Verte, l'avenue Ernest Renan, et place du Centre, la place du général Leclerc.

J'insisterai surtout sur la période de la vie de Charles Le Goffic qui s'étend de sa naissance à l'année 1906, date à laquelle il s'éloigna définitivement de l'Université, et davantage sur sa vie que sur son œuvre qui a été considérable et remarquable en bien des points, parce qu'elle est la moins connue encore que, dans cette période, il ait publié une bonne partie de ses ouvrages. Ce qui ne m'empêche pas de souhaiter avec ferveur qu'un Breton lettré veuille bien consacrer à Charles Le Goffic un ouvrage qui fit en quelque sorte pendant avec le *La Villemarqué* du très sympathique érudit Francis Gourvil, de Morlaix.

En une sorte de préambule, je rappellerai que le journal *Le Lannionnais* fut créé en 1849 par Jean-François Le Goffic, le père de notre académicien. Le premier numéro porte la date du premier mai. Fils de cultivateurs lannionnais, Jean-François Le Goffic était établi comme libraire-imprimeur au n° 6 de la rue des Capucins, aujourd'hui rue Jean Savidan). C'était moins un journal d'opinion qu'une petite feuille d'annonces, de mercuriales et de faits divers, publiée sur trois colonnes à chacune des quatre pages.

Après divers avatars sur lesquels il n'y a pas lieu d'insister (mort de J.-F. Le Goffic le 26 décembre 1864 à l'âge de quarante neuf ans, direction de sa veuve, puis de son gendre Jules Mauger, imprimeur et lithographe à Morlaix), le journal fut cédé en 1878 au frère de Jules Mauger, retourné à Morlaix, Henry Mauger. Celui-ci se hâta de le modifier. *Le Lannionnais* avait déjà vu son format agrandi. Henry Mauger, à partir du numéro du 31 août, le fit paraître sur quatre colonnes.

S'il lui arriva parfois d'engager des polémiques avec son concurrent plus ancien, *Le Journal de Lannion*, le caractère du *Lannionnais* n'était cependant pas d'être spécifiquement politique. Ce que Henry Mauger promettait à ses lecteurs, c'était de publier les annonces judiciaires et légales, des faits divers, de la littérature, des nouvelles relatives au commerce, à l'agriculture et à l'industrie.

Ce qu'on appelait alors la littérature à Lannion consistait en des poésies bretonnes, auxquelles quelques abbés n'avaient pas dédaigné de se consacrer et aussi des poésies françaises, qui rappelaient davantage les genres de l'abbé Delille ou de Victor de Laprade que ceux de Lamartine, de Vigny ou de Musset. Jean-François Le Goffic avait eu la spécialité d'imprimer sur feuilles vo-

lantes les sonnettes dues le plus souvent à des bardes illettrés, qu'ils chantaient dans les pardons et les foires et qu'ils vendaient deux sous à leurs auditeurs.

Le 20 février 1869, Jules Mauger, qui assurait, à la demande de sa belle-mère, la direction effective du *Lannionnais*, sans en être officiellement le directeur, n'avait-il pas fait passer l'avis suivant : « Nos lecteurs liront avec plaisir les strophes suivantes, éloge du pays de Tréguier, qu'un de nos abonnés de la Cornouaille a bien voulu nous adresser...

Nous serons toujours heureux de publier tous les morceaux de Poésie bretonne qui auraient trait à la Bretagne ». ?

Quand Henry Mauger prit la direction du *Lannionnais*, le journal s'estimait en pleine prospérité : il tirait à 340 exemplaires ! (quel journal s'en satisfait aujourd'hui !). Il était lui-même poète, écrivant en français des vers parnassiens dont quelques-uns ont mérité de figurer dans le *Parnasse breton contemporain* de Tiercelin et Ropartz. Aussi accueillit-il avec satisfaction les vers et les variétés que lui adressa Jean Capékerne, auxquels il répondait lui-même sous le pseudonyme d'Ursus.

Qui était-ce donc que Jean Capékerne. C'était le pseudonyme commun aux deux derniers des douze enfants que Marie Le Tulle, la seconde femme de Jean-François Le Goffic, lui avait donnés. (De sa première femme, il en avait eu trois). Le boiteux Alphonse, qui devait plus tard s'établir avocat à Guingamp où ses excentricités demeurèrent longtemps célèbres, était plus âgé de cinq ans que Charles, le dernier né de tous. Mais il est vraiment impossible de déterminer ce qui appartient, dans ces vers et ces variétés, à Alphonse et à Charles, comme dans la petite brochure que *Le Lannionnais* annonça dans son numéro du 21 janvier 1879 : « *Nous autres*, poème, par Jean Capékerne, vendu 30 centimes à la librairie de la veuve Le Goffic ».

D'où provenait ce pseudonyme ? De la promenade préférée des deux jeunes gens le long du Léguer jusqu'au vieux moulin féodal de Capéguern, en Ploubezre, qui avait appartenu aux Barbier de Lescoët, à la suite du mariage de Marie-Henriette de Kergarion de Kervégant avec un membre de cette famille.

En réalité, il n'est guère possible d'attribuer à Charles Le Goffic avec une quasi-certitude que la variété intitulée le *Pardon de Loguivy*, donnée en 1879, (il avait seize ans) et dont la fin ne parut jamais dans le journal. Bien qu'elle n'eût aucune parenté directe avec Henry Mauger, Mme Le Goffic, unanimement respectée, était très écoutée de lui. A propos de cette variété, elle avait reçu observations et menaces.

On ne connaît cette variété, dans son intégralité que par l'album de Jean Scherbeck, intitulé *Gens de Bretagne*, dont, à la demande du graveur, Charles Le Goffic écrivit, dans l'été de 1929, « au Keric en Trestraou », une introduction et des textes. Parmi eux se trouve inséré le *Pardon de Loguivy*.

(à suivre)

Quand Charles Le Goffic commença avec son frère à collaborer au *Lannionnais*, il n'avait guère que quinze ans, si son frère en avait vingt. Il était né, en effet, 6, rue des Capucins, le 14 juillet 1863. Son père, comme il a été dit, était le maître-imprimeur Jean-François Le Goffic ; sa mère, qu'il avait épousée en secondes noces, Marie Le Tulle, s'occupait du ménage et de la librairie. Charles Le Goffic n'avait aucun souvenir direct de son père qui mourut alors qu'il n'avait guère que dix-sept mois.

Sa mère descendait d'un Giusti, de Venise ou de Fiume, qui vint à Versailles, à la demande de Louis XIV, en qualité de gondolier pour animer le grand canal et y promener nobles seigneurs et gentes dames. Giusti eut tôt fait de franciser son nom en celui de Juste. Un de ses descendants Jean-Baptiste Juste aurait participé à la guerre d'Amérique. Sans doute protégé par le chevalier, dit le marquis de Kergariou, il vint se fixer à Lannion vers 1780. Cette année-là, le 6 novembre, il épousa Marie-Louise Roignant, veuve du commis Guillaume Prigent, à qui celui-ci avait donné un garçon. J'ignore comment il devint rapidement maître de la poste aux chevaux à l'Auberge de la Porte de France et étapier, c'est-à-dire chargé de la fourniture de ce qui était nécessaire aux compagnies envoyées en quartier d'hiver à Lannion. (C'est ainsi que, en 1785, il eut à fournir les vivres et le fourrage nécessaires à la compagnie du régiment d'Anhalt, commandée par un capitaine Kellermann, sans rapport d'ailleurs avec le général qui s'illustra au début de la Révolution).

Charles Le Goffic a été assez mal informé de sa généalogie très adulterée par des traditions de famille. Dans une brochure que son ami Gabriel Audiat lui a consacré en 1923, alors qu'il était président de la Société des Gens de Lettres, brochure partiellement inspirée, Jean-Baptiste Juste, très royaliste (ce qu'il n'était pas) et très catholique (ce qu'il était vraisemblablement) aurait fermé son auberge le 21 janvier, jour anniversaire de la mort de Louis XVI dont il aurait pris le deuil. Le fait est exact sans doute, mais doit être attribué à son gendre, François Le Tulle, à l'époque de la Restauration. Jean-Baptiste Juste était mort le 23 février 1803 (12 pluviôse an XI).

Sa fille Marie Juste dut naître en 1782. Avant la mort de son père, elle avait épousé François Le Tulle, un tanneur de Guingamp, et vécu quelque temps dans cette ville. Le ménage revint à Lannion à la mort de Jean-Baptiste Juste, François Le Tulle lui succédant comme maître de poste et aubergiste. C'est une des filles de ce ménage, Marie-Aimée-Alexandrine, qu'épousa en secondes noces, Jean-François Le Goffic.

Tant qu'il n'eut pas adhéré au nationalisme, Charles Le Goffic était assez fier de son ascendance vénitienne et lui attribuait *cum grano salis* quelques unes de ses aptitudes littéraires.

Charles Le Goffic fut donc élevé par sa mère, déjà assez âgée et fatiguée, mais demeurée très digne et fort considérée de tous les Lannionnais. Ceux de ses condisciples du collège de Lannion, que j'ai connus il y a une vingtaine d'années, me l'ont représenté comme un enfant timide, assez craintif, sérieux, aimant l'isolement. Ils l'avaient baptisé « Le professeur ». Il fut tout au long de sa scolarité lannionnaise un bon élève, le demeurera ensuite quand il eut quitté Lannion pour Nantes, Rennes et Caen, pour ne pas citer Paris.

Quand arrivait le temps des vacances, sa mère l'envoyait, avec son frère Adolphe à Trégastel, au Coz-Pors, dans une maison dont elle louait une chambre et qui appartenait à un marchand lannionnais, Charles Barré. Son fils, sera pour lui un excellent « camarade », jusqu'au moment où en 1928, fut encastré le médaillon d'Anatole Le Braz, mort à Menton, deux ans auparavant, ou même dès 1925 quand le « pardon Vicaire » devint « la fête des chantres du Trégor ».

C'est donc dès sa prime jeunesse que Charles Le Goffic prit du goût pour Trégastel, auquel il associera plus tard Ploumanac'h, La Clarté et Trestraou — la partie la plus curieuse de la côte du granit rose. On le vit souvent à pied sur la route entre Run-Rouz et le Keric, les deux maisons estivales dont il était devenu possesseur. Il y a, entre Run-Rouz et le Keric de huit à dix kilomètres suivant le chemin que l'on a choisi. Il aimait s'arrêter un moment soit chez la mère Aimée, celle qui sera « la plantureuse hôtesse » de Gabriel Vicaire, soit chez le capitaine Le Maon, maître au cabotage, assurément la meilleure tête de La Clarté.

...En réalité, par un certain atavisme qui le portait vers des compositions en vers et en prose, sans grand rapport avec l'enseignement qu'il recevait, il subit peut-être moins l'influence de ses professeurs, auxquels André Bellessort rendit plus tard, dans le *Collège et le Monde*, un hommage justifié, que celle de son frère Alphonse, pétillant d'esprit, plein de verve et de gale malice.

(à suivre)

★ Les deux cosmonautes soviétiques, Valentina Terechkova et Valery Bykosky, ont atterri mercredi matin en territoire soviétique, la première à 9 h. 20 (heure française) à 620 kilomètres au nord-est de la ville de Karaganda, dans le Kazakhstan ; le second à 12 h. 06, à 540 kilomètres au nord-ouest de cette même ville. D'après les premières indications communiquées, le retour sur Terre des deux cosmonautes s'est opéré dans de bonnes conditions : Valentina Terechkova et Valery Bykovsky se portent bien.

Le cosmonaute a effectué 82 révolutions autour de la Terre, la cosmonaute 49.